

Le tout, l'énigme et l'illusion

Une interprétation de l'histoire de l'écriture

Clarisse Herrenschmidt *

1990. Réédité en 2015 par Noémie Ponton

Remerciements

À Baudouin Jurdant, qui m'a autorisée à me servir de sa thèse [5] et dont l'amitié m'a été si précieuse dans les années où mes divagations sur les langues, le rapport des mathématiques à la langue n'intéressaient personne. J'aurais également pu dédicacer ce texte, pour la même raison à Hélène Arnold et Daniel Blanchard. Tous mes remerciements vont à Jean Bottéro et à Thierry Saignes pour l'aide matérielle et morale qu'ils m'ont apportée. Enfin, les heures passées à lire Marcel Gauchet, à l'écouter et à discuter avec lui ont fait que je ne sais plus ce qui est à moi, je ne sais plus ce qui est à lui.

*Clarisse Herrenschmidt, spécialiste de la civilisation achéménide et de la religion mazdéenne, prépare actuellement un livre sur l'histoire de Zoroastre.

Préambule

Invention extraordinaire que celle de l'écriture, qui rend le langage visible.

En ce principe, toutes les écritures se ressemblent. Pourtant elles ne rendent pas le langage visible de la même façon. Les unes font des petits dessins : un mouton pour dire « mouton », les autres gravent des syllabes : « tou », « mon », d'autres évoquent des sons abstraits : kh, ch, m... Les unes rendent visible un objet, une chose du monde déjà visible, les autres rendent visibles un mot, une syllabe, un son, une chose du langage jusqu'alors seulement audible et prononçable.

L'interprétation de l'histoire de l'écriture qu'on va lire va de Sumer en 3300 à Athènes en 400 avant notre ère, en définitive jusqu'à nous, au travers de plusieurs systèmes graphiques, de plusieurs langues et de plusieurs cultures. Seul un tel voyage, dans l'épaisseur de l'espace-temps, permet de proposer une réflexion d'ensemble sur le *rapport institué par les signes* entre les choses du langage et les choses du monde, ce que j'ai appelé le *contexte*. Le contexte de l'écriture ne se définit pas comme ce qui l'entoure et la rend possible : stylo, tablette ou mémoire centrale ; il est un filet où l'écriture se fait prendre et qu'elle tend à son tour, ce filet où nous sommes : le rapport des choses du langage aux choses du monde, installé par la langue au cœur de l'homme, rapport immédiat, presque sensible, posant une identité nécessaire, toujours, tous les jours rejouée - et pourtant fallacieuse ; le contexte de l'écriture, c'est l'homme dans le langage et dans le monde.

Ainsi l'histoire de l'écriture revient à dire une double décontextualisation : des pictogrammes sumériens à l'alphabet consonantique sémitique, de là à l'alphabet grec, autrement dit, à partir de l'union première entre le signe, le langage et le monde que réalise l'univers cunéiforme, *via* l'énigme du mot dans les alphabets sémitiques, pour aboutir à l'illusion sonore de l'alphabet grec, l'écriture s'est détachée du contexte ; dans cette distanciation, diversement réalisée par les différentes cultures graphiques, elle a fini par rendre visible le gouffre qui sépare, en l'homme, les choses du langage et les choses du monde.

p.96

*

Édition et mise en page réalisées par Noémie Ponton dans le cadre du cours de *programmation éditoriale* d'Éric Guichard - Enssib - Année universitaire 2014-2015

Le tout graphique :
l'union première des choses du monde et des choses du langage

Dans ce même numéro de *Débat*, Jean Bottéro décrit les débuts de l'écriture sumérienne : tout commence avec les signes pictographiques, se référant par leur tracé à une chose, et idéographiques, se référant par leur tracé à une chose autour de laquelle s'est groupée, sémantiquement, « une constellation de sens ». Il ne s'agit pas, pour autant, d'une transcription en quelque sorte directe des choses du monde : car dans l'opération d'écriture et de lecture soit d'un caractère idéographique isolé, soit d'une association de caractères même pictographiques (le signe de la « femme » associé au signe de la « montagne » pour désigner la « servante », c'est-à-dire l'esclave féminine « ramenée en butin de guerre de son pays ultramontain »), il est nécessaire qu'un mot soit évoqué, ou plutôt une chose du langage non directement graphiée, dans la mesure où la forme sonore du mot n'est pas notée. Constellation et association de sens sont des opérations de langage, des opérations de capture du monde, soudain actualisées dans l'argile : elles ont rendu possible l'invention de l'idéographie, prise du langage dans les signes. En ce sens, l'écriture sumérienne est contextuelle : dans le dessin, dans l'empreinte, elle fait coïncider les choses du langage et les choses du monde, elle inclut les choses du langage dans le monde qui s'augmente du poids des signes. Choses du monde et choses du langage, l'expression dit d'abord l'union, *sensible dans le graphisme*, des choses du monde et du langage. Elle n'en dit pas moins, irrévocablement, leur séparation : l'écriture pointe cette séparation. Toute l'histoire qui suit est une prise de distance, infiniment variable, par rapport à ce début.

L'intrusion du son

La suite, en Mésopotamie, s'appelle phonétisation : le signe évoque désormais non seulement l'objet qu'il reproduit en son dessin, mais le mot qui désigne cet objet, la sonorité de ce mot, le son. La phonétisation - qui est pour de vrai la seconde invention de l'écriture - a sans doute été facilitée par le monosyllabisme au moins virtuel de beaucoup de vocables sumériens et leur caractère grammaticalement invariable : il était en effet plus facile de poser l'identité : « un signe (représentant une réalité) égale un son (le signifiant de cette réalité) » si le son en question était une syllabe invariable. Elle est devenue indispensable dès qu'il s'est agi de noter des noms propres ou des mots non sumériens, mais akkadiens qui, à la différence des premiers, étaient plutôt polysyllabiques et connaissaient une transformation flexionnelle selon leur rôle dans la phrase¹.

1. Cf. Jean Bottéro, *supra* p. 43.

*

Cette transformation de l'écriture s'est produite en associant deux faits : la notation du son et l'analyse du son des mots de la langue sur la base de la syllabe : ainsi les mots akkadiens ont-ils été graphiquement découpés en syllabes. On est donc passé d'une écriture fondée sur l'identité des choses du langage et des choses du monde à une écriture qui note les choses du langage que sont les mots et les syllabes. Contrairement aux apparences, ce mouvement signifie une décontextualisation, car l'union graphique première entre les choses du monde et les choses du langage se trouve rompue par l'analyse syllabique de la parole, qui requiert une réduction du flux vocal, une autonomisation des syllabes obtenues par réduction et leur libre association conséquente.

p.97

Dans le propos qui nous intéresse ici, la graphie syllabique est contextuelle par rapport à la parole : les signes renvoient graphiquement à l'unité sonore minimale de la parole entendue, la syllabe². Écoutez-vous parler et rire : le flux de la parole s'accroît selon les syllabes qui rebondissent, sont martelées, s'éparpillent dans les sanglots : les enfants apprennent à parler - et à lire - en prononçant des syllabes, nous nommons les lettres de notre alphabet par des syllabes, la plupart de nos interjections et onomatopées sont des syllabes ouvertes ou fermées (bah!, fi!, oui, non, vlan, bing, zut), la syllabe, avec l'accent et la quantité des voyelles - courtes ou longues -, participe de la définition de plusieurs systèmes de versification, etc.

L'analyse syllabique de la parole telle qu'elle apparaît graphiquement semble avoir préféré, comme base, la syllabe simple (consonne-voyelle ou voyelle-consonne) à la syllabe complexe (consonne-voyelle-consonne); elle a pris une importance considérable, selon les périodes et/ou les écoles de scribes, parfois au détriment de l'économie graphique : dans l'exemple que donne plus haut Jean Bottéro « une femme a mis au monde deux jumelles », akkadien : *si-in-ni iš-t- ši-it-ta si-in-ni-ša-a-ti ú-li-id*, on aurait pu noter « une femme » avec seulement trois signes syllabiques *sin-niš-tu*, les signes syllabiques *sin* et *emphniš* existant dans le cunéiforme qui note l'akkadien (deux signes ayant même la valeur *niš*). Il y a donc avec le syllabaire mésopotamien une possibilité constante de surcharge³, en particulier de surcharge vocalique (on écrit plus de voyelles que nécessaire); cela n'est pas propre à ce syllabaire, mais à tout syllabaire, que l'on songe au linéaire B - syllabaire notant le grec archaïque de la Crète du II^e millénaire - qui note le nom de

2. L'unité sonore de la parole n'est pas le phonème; il n'appartient pas à la phonétique, c'est à dire à la langue dite, entendue, variée en ses réalisations, mais à la phonologie : c'est un son théorique.

3. L'écriture pictographique consiste en un ensemble virtuellement infini de signes, puisque à chaque chose du monde devrait correspondre un signe; le principe d'accumulation n'est probablement pas étranger au fait qu'un même signe cunéiforme ait pu avoir plusieurs valeurs, idéographiques et syllabiques, et que par la suite le découpage des mots en syllabes se soit à l'occasion effectué dans la surcharge alors que la phonétisation signifiait l'économie : tout cela est connexe de l'arithmétique et de l'algèbre, domaines où les mathématiciens babyloniens se sont illustrés.

*

l'« homme » en grec *αντηρόπος* sous la forme *a-to-ro-po-se*, avec la syllabe *-thro-* décomposée en *to-ro*, de même pour l'« or » (grec *κηρυσος*) noté *ku-ru-so* ; dans le cas de l'écriture *devanâgarî* du sanskrit classique, la surcharge n'est pas vocalique mais graphique, car on ajoute un signe, le virâma « repos » pour retrancher un son : le signe ऋ, par exemple, note la syllabe *-ma-*, à quoi s'ajoute le *virâma* ण pour indiquer qu'on ne lit pas la voyelle *-a-* : en clair, il y a un signe pour une syllabe (= deux sons) et deux signes pour un son.

Pour en revenir aux écritures cunéiformes, avec le syllabisme les idéogrammes n'étaient plus nécessaires. Pourtant les valeurs idéographiques de signes qui pouvaient également être lus syllabiquement (en phonétique syllabique) n'ont jamais disparu : lorsque les Élamites empruntèrent l'écriture cunéiforme pour noter leur langue, à la fin du III^e millénaire avant notre ère, en abandonnant leur propre système d'écriture pictographique, le proto-élamite, ils le firent en empruntant l'entier du système, signes idéographiques et syllabiques ensemble, si bien que derrière un idéogramme se référant à un mot sumérien on lut évidemment un mot élamite ; lorsque les Perses, vers l'époque de Cyrus le Grand (555-529), créèrent leur propre syllabaire cunéiforme pour noter leur langue, ils inventèrent en même temps des « logogrammes » sur le principe de l'idéogramme, c'est-à-dire des signes qui représentent un mot et un seul, mais n'entretiennent avec ce mot ni de rapport graphique ni de rapport phonétique : ainsi le logogramme pour « roi » n'évoque graphiquement aucune réalité (par exemple un gros bonhomme avec une couronne), n'est connu dans aucun autre système cunéiforme, et n'est pas décomposable en (bouts de) signes nécessaires à la notation phonétique du mot vieux-perse *ξῶαβαθιψα* « roi ». Dans la permanence de l'idéographie, comme dans bien d'autres usages graphiques, se maintient une identité à trois termes, chose du langage = signe = chose du monde : si l'écriture enfle, le monde du poids de ses signes - puisque le signe est la chose du monde en son essence -, elle ajoute son histoire et son œuvre à son propre contexte. Dans le monde cunéiforme l'écriture se réfère aussi à elle-même.

p.98

La phonétisation syllabique, qui rend l'écriture contextuelle par rapport à la parole et de ce fait par rapport à la langue telle qu'on l'entend, l'une et l'autre sous-ensembles du langage, n'a pas envahi tout le champ de l'écriture et si elle n'est pas restée marginale dans les faits, elle l'est restée dans l'esprit, car l'idéographie a gardé la haute main symbolique sur l'écriture. On peut donc dire qu'il appartient au génie des écritures cunéiformes d'avoir exploré le Tout graphique, l'union entre l'écrit et le langage, entre le langage et le monde.

Les alphabets énigmatiques

Les alphabets sémitiques consonantiques sont d'une tout autre nature et posent d'autres questions. Il ne m'est pas possible de discuter l'origine

*

Édition et mise en page réalisées par Noémie Ponton dans le cadre du cours de *programmation éditoriale* d'Éric Guichard - Enssib - Année universitaire 2014-2015

et l'histoire de ces écritures ; disons pour simplifier que la présence, dès le départ, dans l'écriture égyptienne et ce à côté de signes idéographiques, de signes qui expriment des consonnes, désigne une origine qui pour n'être nullement certaine du point de vue de la forme graphique des signes, l'est assurément du point de vue conceptuel, et l'on verra comment : la « ligne maîtresse d'évolution », ainsi que l'écrit James Février [3]⁴, « conduit du protosinaïtique » (XVIII^e ou XV^e siècle avant notre ère) « au phénicien archaïque » (XV^e?-XI^e siècle avant notre ère), d'où sortent les écritures alphabétiques consonantiques notant l'hébreu (X-IX^e siècle avant notre ère), le moabite, l'araméen⁵.

Ces écritures ont en commun un trait graphique fondamental : les signes n'y notent en général que les phonèmes consonantiques, à l'exclusion des phonèmes vocaliques, et un trait linguistique non moins fondamental : elles sont nées pour noter des langues sémitiques et pendant longtemps n'ont servi qu'à cela. Ici même réside l'aventure des alphabets consonantiques sémitiques. En effet, dans les langues sémitiques, le lexique se forme majoritairement sur des racines trilittères, ou plus exactement tri-consonantiques : à partir d'une telle racine, en conservant les trois consonnes⁶ et en changeant les voyelles internes - ainsi qu'en affixant ladite racine⁷ - on peut produire des substantifs, des adjectifs et des formes verbales en nombre presque infini. Ainsi à partir de la racine trilittère QTL qui signifie « idée de tuer » en hébreu, on peut former l'infinitif *QeTôL* « tuer », les participes *QôTeL* « tuant » ou *QâTûl* « tué » : de même, à partir de la racine bien connue de l'arabe KTB « idée d'écrire », on forme le substantif *KiTâB* « livre » et son pluriel *KuTuB* « livres », *KâTiB* « écrivain », les formes verbales *KaTaBa* « il a écrit », *KaTaBû* « ils ont écrit », etc. Les alphabets consonantiques sémitiques tendent à noter essentiellement la racine trilittère des mots ; car tout locuteur natif d'une langue sémitique sait que le sens appartient à la racine et que le schème (c'est-à-dire les voyelles intérieures variables et les affixes) indique la fonction grammaticale d'un mot forgé à partir d'une racine. Dans les exemples que j'ai donnés ci-dessus, les consonnes sont en majuscules et les voyelles en minuscules : cela traduit dans notre système graphique le fait que les alphabets sémitiques ne notent que les consonnes ; pour reprendre l'un de ces exemples, « tuer » *QeTôL*, « tuant » *QôTeL*, et « tué » *QâTûl* peuvent être graphiés de la même manière, avec seulement les consonnes. On voit bien que dans l'opération de lecture, le lecteur doit d'abord reconnaître

p.99

4. Les analyses de Février sont merveilleuses, et je lui dois à peu près tout ; sauf qu'il n'a pas pu se défaire de l'idée que les alphabets sémitiques étaient plus abstraits que l'alphabet grec.

5. Je laisse de côté l'alphabet cunéiforme d'Ougarit, cité phénicienne des XIV^e-XIII^e siècle avant notre ère ; au demeurant l'alphabet ougaritique prend place dans la définition des alphabets sémitiques, avec ses particularités.

6. Certaines consonnes de la racine peuvent subir des transformations.

7. Coller à la racine des préfixes (devant) et des suffixes (derrière).

*

le squelette consonantique du mot, puis suppléer au manque de voyelles ; il ne peut le faire que dans la mesure où il connaît la langue et l'environnement qui entoure le mot à lire, car l'environnement détermine sémantiquement et grammaticalement sa vocalisation ; à la limite, il ne peut lire que selon ses capacités grammaticales internes, il ne peut lire que ce qu'il connaît effectivement ou virtuellement.

Certes dans les alphabets notant l'hébreu et l'araméen on trouve une certaine indication des voyelles à la fin des mots et, beaucoup plus tard, dans le corps même des mots ; il faut comprendre ici que pendant des siècles en hébreu « tuer », « tuant » et « tué » se sont écrits de la même manière. Au demeurant, à la suite de transformations phonétiques survenues dans la prononciation de certains suffixes - par exemple -, on a ajouté en fin de mot la graphie d'un signe consonantique qui n'a plus valeur de consonne, mais joue le rôle de ce qu'on appelle une *mater lectionis*, c'est-à-dire une indicatrice de lecture. De même en araméen. Mais ces *matres lectionis* ne sont jamais devenues - il faut insister sur ce point - de véritables voyelles ; elles ont valeur d'indication de la présence d'une voyelle et non pas de notation. En paléo-hébraïque par exemple, les signes consonantiques ; Y, W et H ont aussi bien servi à noter la consonne qui leur correspond, le coup de glotte, le yod, le double v (comme en anglais) et l'aspirée, qu'à indiquer de façon approximative (car il y a eu un certain flottement dans l'attribution d'un son « vocalique » à un signe consonantique) le timbre de la voyelle afférente à la consonne précédente (dans l'ordre : a, i, o, e).

En termes clairs, les écritures consonantiques sémitiques sont rivées à une écriture du mot, à tel point que certaines d'entre elles en portent la trace : ainsi l'écriture phénicienne sépare rigoureusement les mots par un blanc, tandis que l'araméenne invente des formes particulières pour les signes situés en fin de mot.

p.100

Toutes au demeurant présentent le mot à chaque fois comme une énigme, que seul peut résoudre le lecteur connaissant la structure de la langue et peu ou prou ce qu'il s'attend à lire, la teneur du texte.

Les alphabets sémitiques sont donc à proprement parler des alphabets contextuels dans leur rapport aux langues qu'ils notent, parce qu'ils le font selon la structure même de ces langues pour lesquelles ils sont nés — et c'est pourquoi j'y inclus très théoriquement les signes alphabétiques de l'égyptien ancien ; qu'ils aient par ailleurs servi à noter des noms propres non sémitiques, comme dans la Bible, ou des langues iraniennes (*via* l'araméen) comme le moyen-perse, le parthe, le sogdien, rendant d'ailleurs leur compréhension assez difficile, ou encore le turc (*via* l'arabe), est affaire d'histoire et non point de structure interne.

Ces alphabets contextuels ne notent graphiquement ni les choses du monde comme les pictogrammes ni la parole en ses composantes sonores syllabiques comme les syllabaires, mais les unités lexicales des langues sémitiques. Le mouvement de la décontextualisation, provoqué par l'invention de

*

l'écriture, s'approfondit avec la phonétisation syllabique et, en Mésopotamie, s'y arrête. Avec les alphabets sémitiques, il trouve une autre voie la langue entre dans le graphisme et par là même protège, jusqu'à nos jours, l'écrit et son univers conceptuel de la séparation entre les choses du monde et les choses du langage.

L'herméneutique hébraïque vénérable prend sa source dans cette graphie en énigme, modèle des herméneutiques médiévales : longue tradition pour qui comprendre le texte revenait à y placer les voyelles absentes, à résoudre au plus près de son graphisme l'énigme du mot, bloc de signes et bloc de sens.

*L'alphabet grec :
réduction et autonomisation des signes*

Que l'alphabet grec dérive de l'un ou l'autre des alphabets sémitiques est un fait assuré par :

1. la forme graphique de certains signes ;
2. le nom de certains signes ;
3. l'ordre des noms des lettres dans l'alphabet grec et dans ce que l'on connaît de cet ordre dans le monde sémitique⁸.

On a presque toujours vu l'originalité du système alphabétique grec dans la notation des voyelles isolées : or les voyelles isolées existent dans les écritures cunéiformes⁹ et, de ce fait, le système grec n'est original que par rapport au modèle sémitique.

Cela dit, c'est certainement le riche vocalisme grec et ses particularités : différence, à l'intérieur du lexique, de longueur des voyelles (é/ê, o/ô), différences de timbre, présence de diphtongues (ei, eu, ai, oi, ou, au) et de diphtongues en opposition avec des voyelles simples (imparfait de *λείπω* « laisser » : *λείπων*, s'opposant phonétiquement et sémantiquement à l'aoriste du même verbe : *έλιπον*), présence de l'accent tonique sur l'une ou l'autre voyelle d'un mot, c'est le riche vocalisme grec qui a imposé la graphie des voyelles. Et le plus improbable s'est produit : sur un ensemble d'écritures contextuelles qui vénéraient les consonnes s'est greffé un groupe de langues apparentées qui se distinguaient entre elles par les voyelles (on se souvient de l'opposition dialectale à l'intérieur du grec entre *ηέμερε* et *ημερα*, le « jour », entre *μέτηρ* et *ματήρ*, la « mère »), rencontre d'où naquit l'alphabet décontextualisé. Rien de tel en effet ne se serait produit si les Sémites occidentaux et

p.101

8. Ce qui reste apparemment en suspens - autant que je le sache - est la détermination du modèle historique précis -alphabet phénicien de tel ou tel endroit, alphabet de Byblos, sans compter le modèle araméen sensible dans le nom des lettres (*alpha*, *bêta* dérivent d'une prononciation araméenne) - questions qui ne me concernent pas ici.

9. Certes le statut des voyelles isolées n'est pas le même dans un syllabaire, où elles équivalent à une syllabe au degré consonantique égal à zéro ; ce qui est neuf dans l'alphabet grec est de traiter graphiquement de la même manière les non-sons consonantiques et les voyelles (sans compter, pour l'instant, les semi-voyelles), ce que j'appelle l'autonomisation.

*

leurs alphabets consonantiques avaient été en contact avec des Indo-Iraniens, car les langues de ces derniers se caractérisent par l'abondance de la voyelle *-a-* qui a pris la place des *-*e-* et des *-*o-* indo-européens : les Indo-Iraniens donc ne se seraient point préoccupés d'avoir un signe autonome pour chaque voyelle (car ils en avaient quand même d'autres), et se seraient contentés d'une graphie syllabique fondée sur la syllabe en voyelle *-a-* majoritaire. Selon cette histoire-fiction qui, on le verra avec la création du cunéiforme vieux-perse, n'est pas aussi fictive qu'on pourrait le croire, nous n'aurions pas eu d'alphabet décontextualisé.

Pourtant avec la notation cooccurrence des consonnes et des voyelles, le système graphique antérieur a implosé. Il y a bien eu une révolution de l'écriture en Grèce.

La véritable originalité du système grec est de réduire en ses parties constituantes l'énigme consonantique du mot sémitique, d'autonomiser les signes consonantiques obtenus, de noter en fin de compte par *un signe* les *non-sons* que sont les occlusives - ou à la limite, toutes les consonnes ; nul être vivant au monde ne peut prononcer une occlusive toute seule, car la définition de l'occlusive signifie le blocage dans l'appareil phonatoire du passage de l'air : et, de parvenir à prononcer *k, t, p, b, d, g* tout seuls relève de l'illusion, car on y a glissé sans s'en rendre compte un très bref souffle qui a débloqué l'appareil phonatoire, mis en position initiale pour prononcer ces consonnes.

Il est vrai que les alphabets sémitiques notaient bel et bien les consonnes, occlusives ou autres, que c'était même leur spécialité. Mais, rappelons-le, comme ils s'organisaient autour de *l'unité du mot*, bien marquée graphiquement soit par un blanc séparant les mots en phénicien soit par des signes particuliers aux lettres finales en araméen, l'unité graphique du mot rendait impossible et sa réduction et l'autonomisation des signes ; autrement dit, dans l'écriture d'un texte - et non pas dans la liste des lettres - le statut des signes notant des consonnes n'est pas le même dans l'alphabet grec et dans un alphabet sémitique, organisé autour du mot ; or le mot comme unité graphique est étranger à l'alphabet grec, qui, à *ses débuts* - voir le célèbre vase du Dipylon, daté des environs de 730 avant notre ère -, ne sépare pas les mots, n'a pas de forme graphique particulière pour les signes en position finale ; au contraire, il réduit les mots en leurs composantes sonores minimales et autonomise graphiquement les sons vocaliques et les *non-sons consonantiques* qu'il représente.

La sortie du contexte

L'alphabet grec est décontextualisé par rapport à la langue, dans la mesure exacte où il relie certains signes non pas à un son, non pas à une chose, non pas à une syllabe, mais à une position définie et virtuellement muette de l'appareil phonatoire, condition expresse, mais double inintelligible de la langue. Certes tout alphabet décontextualisé, selon le modèle grec, ne l'est

*

pas totalement, dans la mesure où il ne note que les phonèmes d'une langue particulière : les Grecs n'ayant pas de coup de glotte, par exemple, n'ont pas retenu de signe pour noter ce non-son que leur appareil phonatoire pouvait produire mais qui n'était pas signifiant dans leur langue. Il n'en demeure pas moins que dans l'esprit et comme on le sait dans l'histoire, c'est parce que l'alphabet grec est décontextualisé qu'il a pu servir de modèle pour noter toutes les langues possibles : l'avenir de l'alphabet grec s'est réalisé sous nos yeux en l'alphabet phonétique international cher aux linguistes.

p.102

On comprendra sans doute mieux, au point où nous en sommes, la notion de contexte par son absence même logée au cœur de l'alphabet grec. Le contexte est tout-puissant, sous sa forme lourde, dans un système picto-idéographique où le signe est la chose du langage et devient chose du monde ; présent dans l'unité sonore de la parole entendue - la syllabe - que notent les signes d'un syllabaire ; il s'identifie à la langue en sa structure dans tout alphabet sémitique non vocalisé qui n'isole pas le signe autonome mais graphie le mot sous forme d'énigme. Commun, en somme, à toutes les cultures humaines qui pensent le monde dans le langage, et avec leur langue particulière, il est néanmoins diversement mis en scène, exploité ou exclu dans les différentes cultures graphiques. Dans la mesure où l'écriture rend le langage visible, on pourrait imaginer que toutes les cultures graphiques en soient arrivées au même résultat ; ce n'est pas le cas : la Mésopotamie a, par l'idéographie, conservé l'union des choses du monde et des choses du langage, la civilisation sémitique (égyptienne et sémitique occidentale) a inscrit la langue dans le monde, tandis que les Grecs du VIII^e siècle ont projeté dans leur programme graphique, sans le savoir, la sortie du contexte, la désunion des choses du monde et des choses du langage, l'objectivation et du langage et du monde.

Tout ce qui précède - en matière d'alphabet grec et hormis la notion de contexte - est proche de ce qu'on peut lire dans le livre de Havelock : *Aux origines de la civilisation écrite en Occident*, sauf un détail d'importance. Citons Havelock :

« Tout en étant un objet visible, un ensemble de tracés, il [l'alphabet grec] cessait de s'interposer en tant qu'objet de pensée entre le lecteur et son évocation de la langue parlée. L'écriture en vint à ressembler à un courant électrique communiquant directement au cerveau les sons de la langue évoqués, de telle sorte que leur signification résonnait, si l'on peut dire, dans la conscience du lecteur sans référence à des particularités quelconques de la graphie [4]. »

D'une part, l'absence de « référence à des particularités » de la graphie, ce que l'on appelle la convention du signe graphique, n'est nullement l'apanage de l'alphabet grec : dans tous les systèmes syllabiques, mais aussi dans l'idéographie, le rapport du signe au son est conventionnel. D'autre part,

*

Édition et mise en page réalisées par Noémie Ponton dans le cadre du cours de *programmation éditoriale* d'Éric Guichard - Enssib - Année universitaire 2014-2015

« le courant électrique communiquant directement au cerveau les sons de la langue évoqués », comme le pense Havelock, court-circuite une opération fondamentale, celle qui veut que le lecteur d'un texte écrit en un alphabet décontextualisé « manipule » - même silencieusement - son appareil phonatoire, qui est la condition de la langue, tout en demeurant son double organique et obscur. La puissance réellement infinie de l'alphabet décontextualisé dérive directement de ce dédoublement de la langue qu'il implique, entre sa condition, la production de sons, et l'organe qui remplit cette condition.

Par ailleurs, chacun de nous sait depuis longtemps qu'un t se lit | t | (cette notation des linguistes désigne l'occlusive dentale sourde théorique) : une fois qu'on l'a appris, le « courant électrique » entre le signe et le son, installé en nous-mêmes, nous fait habiter l'écriture sans plus faire d'histoire. C'est un peu ce que répond - sur le thème de la convention, mais à propos des mots - Hermogène à Socrate, dans le *Cratyle* de Platon ; or Hermogène était un sophiste, quelqu'un qui de toute éternité préfère la convention - qui est contextualité dans l'usage à la décontextualité - vertigineuse. Il n'est pas facile d'admettre que dans l'opération de lecture d'un texte écrit en français, par exemple, le lecteur se « dédouble » et « casse » l'identité apparente entre l'appareil phonatoire qu'il possède mais dont il ignore tout et la langue dont il se sent maître.

p.103

Car l'appareil phonatoire est pour l'homme du donné pur, du pas-conscient-du-tout, et ceux qui ont pris des cours de chant savent combien il est laborieux d'apprendre à s'en servir consciemment, tout comme le linguiste de terrain sait combien il est difficile de reconnaître, dans une langue jamais écrite, la nature des sons qu'il entend, simplement parce qu'aucun « sauvage » ne va jamais lui dire : « Ben voilà, je ferme momentanément le passage de l'air en appuyant le bout de ma langue, préalablement recourbée vers le haut, sur le palais, juste avant les dents, et derechef, en y joignant le souffle, je produis une consonne dentale rétroflexe. Tu préfères un dessin ? »

Le résultat ultime de la décontextualisation propre à l'alphabet grec aboutit à ce banal constat : le langage s'engendre dans l'obscurité de l'appareil phonatoire et en lui-même, en ce savoir évident selon lequel dire le monde, nommer, parler, penser, cela revient pour une bonne part à émettre les sons d'une langue. L'alphabet grec a en définitive servi à objectiver et le langage et l'appareil phonatoire, mais dans leur distanciation.

L'illusion ou la parole intérieure mise à nu

Revenons à Havelock. S'il ne va pas assez loin sur ce qu'« évoque » le signe alphabétique et ce pour cause de sophisme d'helléniste - il a raison sur un point : l'alphabet grec *évoque* la langue parlée. Encore qu'il faille y revenir, au vu des lignes qui précèdent. L'alphabet décontextualisé « précipite » le lecteur dans la manipulation de son non-conscient phonatoire et cela ne l'inquiète pas, il le fait, sachant qu'il n'est pas fou à s'agiter intérieurement

*

Édition et mise en page réalisées par Noémie Ponton dans le cadre du cours de *programmation éditoriale* d'Éric Guichard - Enssib - Année universitaire 2014-2015

tout seul dans son coin, puisque dire le monde revient à faire des sons. Car si l'alphabet est fidèle à la parole, ce n'est pas tant à la parole dite, à la parole à l'autre adressée qu'à la parole intérieurement mimée¹⁰.

Je dis bien la parole intérieurement mimée : ici interviennent, enfin !, les signes notant les voyelles, notant des sons, de la voix, du souffle, de l'air, au contraire des signes notant des consonnes : du silence. Voix et silence sont graphiés dans l'alphabet décontextualisé, ensemble ; voix et silence, tout en un, dans la graphie comme dans la parole intérieure. Ainsi la graphie grecque est *illusion*.

Illusion. Illusion qui consiste à lire ou à écrire de la parole, de la langue dite. Illusion qui est le prix à payer pour l'appropriation intime du langage. Mais illusion infiniment charmante. Car quelle aisance, quelle liberté ! Quelle rapidité, quelle immédiateté ! Une trentaine de signes, appris, souvent avec difficulté, quand on est jeune, au cœur sonore de la langue de sa mère, alors que la petite voix qui parle à l'intérieur bascule bien vite dans l'expression orale, les larmes et le rire. Et puis, les difficultés de l'apprentissage, on les oublie : reste en place l'infime canevas graphique par quoi cliquettent les quelques positions nécessaires du non-conscient phonatoire pour faire vibrer au grand jour comment dire le monde par l'écriture.

p.104

Et pourtant elle parle, l'illusion grecque. Elle a dû parler fort aux sens de Jacques Amyot lisant et traduisant son gros Plutarque. Parler sur la pierre de Rosette à Jean-François Champollion pour qu'il donne sens à l'égyptien hiéroglyphique et démotique. Parler de Zoroastre, le mage de Perse cher aux néo-platoniciens, à Anquetil-Duperron qui partit aux Indes orientales retrouver les derniers sectateurs de ce prophète : il y apprit l'avestique, le moyen-perse, le sanskrit et tant de langues indiennes. Parler encore par la voix d'Hérodote, Xénophon, Plutarque et les autres, de Darius et de Xerxès, à Grottefend, nourri des trouvailles d'Anquetil, qui entreprit le déchiffrement du cunéiforme vieux-perse à partir de ces noms.

Et après, tout est venu : l'akkadien, le sumérien, l'élamite, le hittite, l'ourartéen, etc.

Elle a parlé si juste, l'*illusion* grecque, qu'elle a inauguré, pour nous, le fabuleux retour des langues mortes.

Styles d'écriture et productions graphiques

Les différentes écritures n'établissent donc pas le même rapport graphique des choses du langage aux choses du monde. Cela posé, quelles voies emprunte

10. En insistant sur les voyelles et non sur les consonnes, en analysant le travail accompli par le cerveau dans les opérations de lecture et d'écriture de l'alphabet décontextualisé, Baudouin Jurdan arrive à peu près à la même conclusion ; cf. « Le Witz du dieu : écriture et oralité chez Hérodote », *Apertura*, 4 (1990), pp. 101-113 et « The role of vowels in alphabetic writing », in D. de Kerkhove et Ch. G. Lumsden (éd.), *The Alphabet and The Brain*, Heidelberg, 1988, pp. 381-400.

*

le développement graphique dans les différents milieux historiques et culturels qui manipulent ces écritures ? On a dit et redit combien l'imprimerie a transformé les mentalités : cela est à plus forte raison vrai des écritures en leurs premiers siècles d'utilisation. Car toute écriture met son utilisateur dans un certain rapport au monde ; disant le monde par l'écrit, l'utilisateur envahit, explore et, à l'occasion, transforme les possibilités intrinsèques au graphisme qui est le sien. L'utilisateur est déjà un sujet parlant, qui dit « je » et s'approprie ainsi le langage ; par l'écriture il se l'approprie en quelque sorte *visiblement* et se trouve dans le même mouvement inscrit dans le contexte, dans le rapport des choses du langage aux choses du monde tel que l'établit l'écriture.

Pour illustrer ce propos, on va voir comment les Perses aux VI-IV^e siècles et les Hébreux vers le X^e siècle avant notre ère réalisèrent, au sein de leur histoire, ce que leurs écritures impliquent du rapport des choses du langage aux choses du monde.

Avec les Grecs, la question se pose différemment ; le caractère décontextualisé de leur alphabet, qui n'offre aucun support graphique pour dire le rapport des choses du langage aux choses du monde, n'implique aucune ligne de développement graphique et conceptuel particulière ; il laisse la place, au contraire, à quelque chose comme un vide où peuvent s'objectiver, tendanciellement, et le langage et le monde. On observera donc les effets de l'écriture sur les hommes selon les axes de deux grandes productions grecques : les mathématiques et la philosophie.

p.105

Perses, Hébreux, Grecs ; trois stratégies graphiques : cunéiforme, alphabet sémitique contextuel, alphabet décontextualisé ; trois systèmes politiques : l'empire universel, la royauté théocratique (je simplifie car c'est plus compliqué), la cité. Et je n'insisterai guère sur les conditions historiques des productions graphiques de ces trois peuples. De fait, une véritable histoire de l'écriture serait celle qui dans un premier temps distinguerait les écritures endogènes des écritures exogènes - que ces dernières soient empruntées telles qu'elles, adaptées, réinventées, etc. -, qui mettrait ces faits en relation avec les conditions historiques des sociétés qui créent, empruntent, adaptent l'écriture *et* la ou les langue(s) de ces sociétés ; dans un deuxième temps, elle en explorerait les productions graphiques et dirait l'effet qu'imprime l'écriture sur les hommes, leur langue, leur rapport au monde et à eux-mêmes.

Polyglossie et paradoxe

Les Perses sont des tard venus au monde cunéiforme, très exactement les derniers ; et si c'est à ce titre qu'ils ennuient tant les assyriologues, c'est entre autres à ce titre qu'ils m'intéressent, car l'Iran est la seule grande civilisation vivante qui s'enracine dans le monde cunéiforme. Bizarre paradoxe, n'est-ce pas, et sur le chapitre du paradoxe, nous ne faisons que commencer.

*

Édition et mise en page réalisées par Noémie Ponton dans le cadre du cours de *programmation éditoriale* d'Éric Guichard - Enssib - Année universitaire 2014-2015

Linguistiquement, les Perses et les Mèdes sont des Iraniens, cousins germains des Indiens, les uns et les autres formant ce qu'on appelle le groupe indo-iranien des langues indo-européennes : donc ni des Sémites, ni des Élamites, ni des Sumériens. Arrivés sur le plateau iranien jusqu'à sa frange ouest au contact de la Mésopotamie *via* le Zagros et la Susiane (sur toute la ligne où la bataille fit rage pendant la guerre Iran-Iraq) à la fin du II^e millénaire avant notre ère, ils laissent des traces diffuses dans la documentation néo-assyrienne et élamite de la première moitié du I^{er} millénaire, jusqu'à la fondation de l'Empire perse achéménide par Cyrus le Grand (555?-529 avant notre ère) ; avec ses trois premiers rois (Cyrus, Cambyse 529-522, Darius 521-486), l'empire prit la dimension qu'il garda jusqu'à la conquête d'Alexandre (332 avant notre ère) : de la vallée de l'Indus à la Grèce ionienne, de l'Asie centrale - aux bords du Syr Darya - à l'Égypte. Tous les empires se pensent universels - et c'est même leur définition : celui-là, premier du genre, y eut quelque droit.

Peut-être avant Cyrus et certainement sous impulsion politique, la langue qu'on appelle vieux-perse fut dotée d'un syllabaire cunéiforme particulier. Ce syllabaire ne contient que trente-six signes parce qu'il est fondé sur une analyse de la langue ; les savants qui le créèrent utilisèrent, pour limiter le nombre de signes, le fait linguistique suivant : en vieux-perse, comme dans d'autres langues iraniennes anciennes, la voyelle *-a-* est considérablement plus fréquente que les autres ; ainsi la plupart des signes consonantiques peuvent se lire et sous la forme syllabique avec la voyelle *-a-* — sans que celle-ci soit graphiquement autonome - et sous la forme alphabétique simple : *m^a*, *t^a* ou *f^a*, peuvent se lirent *m*, *t*, *f* ou *ma*, *ta*, *fa* ; rien dans la graphie n'indique la bonne lecture - que la philologie restitue par la comparaison avec les autres langues iraniennes ou indiennes anciennes - et le cunéiforme vieux-perse rejoint ainsi, par la surcharge vocalique, le lot commun des syllabaires.

p.106

Résultat d'un découpage de la parole en syllabes suivi d'une réduction du nombre des syllabes fondée sur la langue, le cunéiforme vieux-perse est également un monstre graphique : les signes y sont pour une part une réinterprétation cunéiforme - assemblage de « clous » et de « coins », empreintes dans l'argile du biseau d'un roseau taillé - de signes connus dans les alphabets sémitiques cursifs, à quoi s'ajoute l'usage, inconnu en Mésopotamie, de séparer les mots par un « clou ». En clair : les Perses ont connu les alphabets sémitiques contextuels, dont ils ont adapté en les transformant et les usages graphiques et les signes ; s'ils n'ont pas créé d'alphabet décontextualisé à la grecque ; c'est d'une part parce que leur langue offrait une possibilité de réduction graphique, d'autre part parce que tout dans leur culture s'y fût refusé - mais, rendue à ce point, j'anticipe.

En plus des signes syllabiques le cunéiforme vieux-perse a cinq idéogrammes, pour « roi », « dieu », « pays-peuple », « terre-empire » et « Ahura Mazdâ » : liste qui montre que dans ce cas les idéogrammes *sacralisent graphiquement* les notions qu'ils recouvrent.

*

Édition et mise en page réalisées par Noémie Ponton dans le cadre du cours de *programmation éditoriale* d'Éric Guichard - Enssib - Année universitaire 2014-2015

En choisissant la graphie cunéiforme, l'analyse syllabique et en conservant l'idéographie, en créant une écriture lourdement contextuelle, en son rapport avec le monde, la parole, la langue et l'écriture, les Perses se sont consciemment inscrits dans la tradition mésopotamienne ; en pratiquant la réduction linguistico-graphique, en adaptant les usages des alphabets sémitiques, ils optèrent pour la lisibilité et la modernité. Le résultat fut une écriture largement symbolique, qui servit essentiellement à la notation d'un très petit nombre de textes, tous d'origine royale, terriblement répétitifs en leur formulaire, incroyablement pauvres en leur contenu factuel et riches en leur charge idéologique. Le Grand Roi *parle* de lui, de son grand dieu, de son empire et des Perses : il y parle pour de vrai, en annonçant d'entame : « Je suis Untel le Grand Roi », « Le roi Untel déclare solennellement que... » ; la parole du roi est piégée dans la graphie, en son analyse syllabique et linguistique. L'écriture cunéiforme vieux-perse a été créée avant tout pour écrire la parole du roi.

Pourquoi ? Parce qu'il se trouve que la religion iranienne ancienne valorise de façon extraordinaire la parole vraie, le « bien dire » - à côté du « bien faire » et du « bien penser » - et que le Mal y est conçu comme le mensonge. Ainsi s'explique ce qui précède lorsque je me suis permise d'anticiper : il était en quelque sorte inscrit dans la mentalité perse que l'écriture y fût une notation aussi fidèle que possible à la parole entendue, à la parole en son essence qui ne peut être que celle du roi, sur qui reposent l'ordre sacré du monde et sa permanence.

Rien de tout cela n'est *a priori* surprenant lorsqu'on connaît l'histoire orientale ancienne où le roi était l'élu du dieu principal ; dans la civilisation mésopotamienne et ses excroissances, certains traits ont remarquablement perduré : parmi eux l'idéologie royale, que les Perses ont empruntée aux Mésopotamiens. Pourtant avec les Perses il n'y a plus de Tout graphique, d'union de l'écrit aux choses du langage et aux choses du monde. Et nous allons voir pourquoi.

Dès les premiers textes de Cyrus, les inscriptions royales sont trilingues : vieux-perse, élamite et akkadien ; quelques textes de Darius ont aussi une version araméenne ; ces trois - ou quatre - langues réalisent le même contenu : transmettre la même information et mettre en scène la parole du roi. L'habitude de faire des bilingues était un vieil usage mésopotamien, puisqu'on connaît des textes joints en sumérien et akkadien, en sumérien et élamite, en akkadien et hittite, etc. Mais à la faveur de l'empire universel, les Perses portèrent cet usage à son point le plus haut. Une inscription récemment trouvée à Xanthos, en Lycie, soit en Asie Mineure hellénisée mais sous autorité perse, datant de la fin du V^e siècle avant notre ère et statuant sur des questions religieuses relatives à un temple de Lèto, Artémis et Apollon, atteste trois versions : en grec, en lycien et en araméen ; pas de version en langue perse, donc : c'est l'araméenné qui joue ce rôle.

La chancellerie achéménide - une chancellerie en charge d'un empire uni-

p.107

*

Édition et mise en page réalisées par Noémie Ponton dans le cadre du cours de *programmation éditoriale* d'Éric Guichard - Enssib - Année universitaire 2014-2015

versel - ne se servit pas du cunéiforme vieux-perse mais de l'araméen - j'entends de la langue araméenne sous sa graphie alphabétique contextuelle dont on a déjà parlé - et ce pour plusieurs raisons : le cunéiforme nécessitait des supports durs (argile, pierre, métal) et de ce fait lourds, encombrants, tandis que l'araméen, cursif, s'écrivait sur parchemin, papyrus, etc., tous matériaux mous, légers et transportables ; et puis il y avait depuis longtemps - depuis l'empire néo-assyrien - des scribes araméens en grand nombre : il suffisait de les employer, en leur ayant préalablement appris la langue perse. Le résultat fut donc le suivant, dans l'usage de l'écrit : un dignitaire de la chancellerie royale, un Perse, dictait quelque chose au scribe en langue perse, que le scribe lui-même polyglotte écrivait en araméen, et, à la réception du message, on « lisait », dans la plupart des cas, du perse : la langue araméenne n'était que le vecteur graphique d'une parole iranienne.

Dans ces inscriptions bi-tri-quadrilingues, le Grand Roi est le polyglotte par excellence ; dans la chaîne de l'écrit nécessaire à l'existence de l'empire, la langue perse a joué à cache-cache sous plusieurs masques linguistico-graphiques, dont je n'ai retenu que l'araméen. Et voilà : à la faveur d'un empire universel, qui posait de graves problèmes de communication linguistique et graphique mais qui s'est pensé à l'intérieur de la tradition mésopotamienne, et parce que les Perses vénéraient et leur roi et la parole vraie et la parole vraie du roi, le Tout graphique propre au monde cunéiforme a implosé : il n'y eut plus d'union entre l'écrit, le langage et le monde, mais le langage s'autonomisa dans et par l'indifférenciation de la langue ; le langage appartient désormais à l'Interprète - pendant longtemps le roi - qui le réalisait au-delà des langues et des écritures, en la puissance surhumaine - humaine mais superlative - de ses organes mentaux, dont la polyglossie n'était qu'une forme parmi d'autres. Et cela a perduré longtemps après la fin du dernier Achéménide : les rois Parthes arsacides firent leurs textes en grec - sur leurs monnaies -, comme les roitelets de Perside en araméen ; sous les Sassanides (224-650 de notre ère) l'iranien s'écrivit dans un mélange graphico-linguistique assez pénible d'araméen et d'iranien.

C'est avec la disparition d'un pouvoir politique et religieux autonome, c'est-à-dire avec l'islamisation de l'Iran et l'introduction de la graphie arabe pour noter le persan, que se mit à fleurir la littérature iranienne. Le langage réintégra et la langue et la graphie. En définitive, rien n'explique mieux la prodigieuse floraison d'intellectuels persans - de langue iranienne - au cœur de la littérature arabe dès le VIII^e siècle de notre ère que cette indifférence du langage disant le monde à la langue qui le réalise, que cette indifférence des hommes à la langue qu'ils écrivent pour dire le monde, installée au VI^e siècle avant notre ère par l'Empire achéménid ¹¹.

p.108

11. Voir à ce sujet Louis Massignon, « Les penseurs iraniens et l'essor de la civilisation arabe », in *L'Âme de l'Iran*, Paris, Albin Michel, 1951. Il faut remercier Daryush Shayegan d'avoir eu l'idée de rééditer ce livre en 1990.

*

Dieu et son nom sont énigmes

Avec les Hébreux, tout est considérablement plus compliqué. Le « dossier » de l'histoire des Hébreux - ainsi que l'appelle Jean Bottéro [2] consiste en la Bible, à quoi s'ajoutent bien sûr de la documentation cunéiforme, des restes archéologiques et quelques écrits hébraïques, araméens et grecs d'inspiration analogue. Mais la Bible demeure essentielle, et surtout pour la question qui nous intéresse, l'écriture, et ce qu'elle nous apprend sur le rapport du langage et du monde.

Le texte canonique de la Bible hébraïque que nous connaissons a une longue histoire derrière lui, longue de deux millénaires et demi. La critique historique s'est acharnée depuis cent cinquante ans à trier et à ordonner les diverses strates, à trouver et reconstituer dans le meilleur des cas des blocs de texte homogènes du point de vue de la langue et à les dater autant que faire se peut.

Pour ce qui nous concerne ici, il suffit de distinguer deux phases dans le destin graphique de la Bible ; la première va des « origines » - évidemment hors d'atteinte - au VI^e siècle de notre ère : pendant ce temps, la Bible est un ensemble de textes graphiés en un alphabet consonantique contextuel notant l'hébreu, ensemble qui subit des transformations diverses, de contenu et d'orthographe, mais qui finit par se stabiliser *sans être vocalisé* (seules les consonnes sont écrites) ; la seconde phase est celle qui produit l'état de la Bible hébraïque traditionnelle de la Synagogue texte dit massorétique, du nom des rabbins qui l'ont établi entre le VI^e et le IX^e siècle de notre ère - où triomphent et la recension orthodoxe des contenus et la vocalisation interne du texte, vocalisation graphique qui ne toucha pourtant jamais au nom de Yahvé.

Nous allons tester la notion d'« alphabet contextuel en son rapport à la langue », envisagée plus haut. Pour cela, il faut faire un détour par Moïse, Yahvé, les Hébreux, le « mont Sinaï » et l'Alliance. Détour qui nécessite un résumé du récit biblique.

Les Hébreux étaient malheureux en Égypte ; Moïse, inspiré par Yahvé, qui n'était pas encore le dieu des Hébreux, les en fit sortir - on se souvient du « passage de la mer Rouge » - et les entraîna dans un long périple au désert, jusqu'à ce qu'ils viennent rendre hommage à Yahvé sur la montagne ; c'est là que Yahvé se révéla aux Hébreux et que fut scellée l'Alliance ; dans l'Alliance Yahvé et son peuple se trouvent liés l'un à l'autre : par l'assurance, pour les Hébreux, de parvenir en Canaan, pays « ruisselant de crème et de miel » et d'y prospérer, en échange de quoi ils s'engagent à reconnaître Yahvé comme leur dieu et à observer ses préceptes, dont la tradition hébraïque a conservé au moins les traits essentiels sous la forme du Décalogue.

Dans le texte - Exode XXIV - qui relate le moment où a été ratifiée l'Alliance, il apparaît que les lois ont été écrites par Moïse sur un rouleau ;

*

ailleurs - au moment de l'épisode du veau d'or - Yahvé donne à Moïse deux tables de pierre inscrites de son doigt - Exode XXXI. Peu nous importe ici que ces récits aient été composés bien après le milieu du XIII^e siècle avant notre ère, puisque l'essentiel est *la forme graphique de l'Alliance*. Laquelle ? Pour essayer de s'en faire une idée, il faut revenir en arrière, au moment où, dans le récit biblique toujours, Yahvé se révèle à Moïse et l'exhorte à sortir les Hébreux d'Égypte ; Moïse répond :

p.109

« Me voici prêt à aller trouver les Israélites et à leur dire : 'Le dieu de vos pères m'a envoyé vers vous !' Mais s'ils me demandent : 'Quel est son nom ?', que faut-il leur répondre ? »

Et Dieu dit à Moïse :

« Je-suis qui Je-suis. »

Et il ajouta :

« Voilà ce qu'il te faudra dire aux Israélites : 'Je-suis' m'a envoyé à vous... 'Il est' : le dieu de vos pères, le dieu d'Abraham, le dieu d'Isaac, le dieu de Jacob, m'a envoyé à vous. Tel est mon nom à jamais » (Exode, III, 13-15).

'Je-suis' ou 'il-est' n'est rien d'autre que le nom propre de Yahvé, graphié avec quatre consonnes : YHWH, un mot-énigme philologiquement inanalysable, mais qui évoque deux formes bâties en hébreu sur la racine HWY « être » ; si nous le transcrivons par Yahvé, en le vocalisant, c'est grâce aux transcriptions grecques du I^{er} siècle de notre ère, car jamais la tradition hébraïque écrite *n'a noté les voyelles* du nom divin (alors qu'elles étaient connues) ; bien au contraire, elle a brouillé les pistes.

Certes, ce n'est pas l'alphabet contextuel qui a produit une pareille conception de la divinité en son abstraction. L'énigme du nom de Dieu n'a sans doute pas été posée d'emblée (puisqu'à l'origine le nom de Yahvé est peut-être celui d'une montagne, et non pas une forme du verbe « être »); mais il est clair que la réflexion théologique hébraïque a exploité l'assonance du nom de Yahvé avec des formes verbales de « être » et les possibilités de graphie énigmatique de l'alphabet consonantique. Quoi qu'il en soit, exprimer l'énigme de l'essence de la divinité par l'énigme de son nom sous forme d'énigme graphique eût été impossible, au X^e siècle avant notre ère, dans un cunéiforme idéographique - qui ne représente pas des formes grammaticales conjuguées sans l'ajout de signes étrangers au verbe mais spécifiant sa forme grammaticale¹², comme dans un système syllabique qui note la parole entendue¹³.

Il y a une adéquation bien extraordinaire entre le caractère énigmatique de la graphie alphabétique contextuelle, le nom de Yahvé et la phrase mystérieuse dans laquelle il se nomme. On peut se demander si cette adéquation n'a pas débordé du nom de Yahvé, si elle n'a pas coloré, au moins tendanciellement, chez les Hébreux, le rapport entre le langage et le monde, entre l'utilisateur de la graphie hébraïque et le langage. C'est le cas, ainsi que l'implique Jean Koenig :

p.110

« Dès qu'un texte (biblique) vieillissait et ne correspondait plus aux habitudes de pensée et aux préoccupations contemporaines, son intelligence devenait difficile. La tradition intervenait alors pour fixer la lecture, c'est-à-dire le vocalisme et le sens, deux notions qui tendent à s'identifier, puisque l'on ne peut restituer le vocalisme et lire que si l'on comprend le texte. De la sorte, la tradition présentait cette particularité, si surprenante pour nos habitudes littéraires, de venir s'insérer dans le cœur même du texte. Elle n'était pas, du moins sous sa forme élémentaire de vocalisme, une adjonction extérieure, mais bien une partie du texte, virtuelle puisque non écrite et cependant organique, puisque sans elle le texte devenait inintelligible et hors d'usage [6]. »

Pareille écriture renforce donc considérablement la tradition, déjà présente dans l'écriture et dans le fait religieux. Elle pose la langue comme seule exégèse possible, au détriment de l'articulation des faits, des idées; tout le texte se trouve pris dans la langue, qui devient contextuelle elle-même; la langue n'est plus ce qui, du langage, circule entre l'homme qui écrit et le monde, elle contient presque le monde, puisque le livre fondateur le contient ou l'explicite et que c'est précisément de ce contenu, de cette explication

12. Voir à ce sujet Jean-Marie Durand, « Diffusion et pratiques des écritures cunéiformes au Proche-Orient ancien », *L'Espace et la Lettre*, Paris, Christian Bourgois, 1977.

13. C'est par ailleurs structurellement impossible dans un alphabet décontextualisé.

*

dont on a besoin¹⁴.

Mais ces quelques phrases ne disent rien de plus que le principe même de l'alphabet contextuel sémitique ; on ne sort pas vraiment d'un cercle vicieux, qui va de l'alphabet contextuel consonantique à l'énigme du mot, de là à la vocalisation, de la vocalisation à la racine tri-consonantique, de la racine triconsonantique à l'alphabet contextuel. Situation théoriquement insupportable. Et pourtant vraie.

*En Grèce :
l'individu, le langage et le monde*

Les signes de l'alphabet décontextualisé ne se réfèrent ni à des choses du monde - comme les pictogrammes - ni à des choses du langage comme les idéogrammes, les signes d'un syllabaire, les mots de l'alphabet contextuel ; l'alphabet décontextualisé n'offre *aucun support graphique* pour exprimer une quelconque relation entre les choses du langage et les choses du monde : au contraire de ce qui se passe avec l'utilisateur de l'alphabet contextuel, qui s'inscrit par l'écriture dans la relation : choses du langage, choses de la langue, choses du monde, l'utilisateur de l'alphabet décontextualisé se trouve, avec *l'illusion graphique de sa parole intérieure*, comme investi par le langage tout entier. L'alphabet décontextualisé signifie une appropriation extraordinairement intime du langage, fondée dans la séparation des choses du langage d'avec les choses du monde : il met chaque sujet, qui par définition dispose du langage et de la parole intérieure, au centre de l'acte d'écrire.

Quel effet cette improbable invention a-t-elle eu, en Grèce ? Qu'est-ce qui caractérise les productions graphiques grecques ?

Cette dernière question, qui a récemment fasciné les historiens de la pensée grecque, n'a qu'une réponse : l'usage personnel de l'écriture. Ainsi s'exprime Baudouin Jurdant :

« C'est bien là ce qui frappe le plus dès qu'on prend connaissance des premiers textes alphabétiques grecs : l'écriture exprime d'emblée le déploiement de l'espace privé de la conscience humaine, elle traduit l'émergence d'une pensée individuelle, lourde d'émotion poétique, comme l'attestent les fragments d'Archiloque, d'Alcée ou de Sappho, à la fin du VII^e siècle¹⁵. »

Autrement dit, les premiers utilisateurs littéraires de l'alphabet grec ont écrit des textes où ils disent « je » ; ainsi Hésiode, dont l'œuvre fut au moins

14. Il semble bien que ce qui s'est linguistico-graphiquement joué pour la Bible et les Hébreux se soit rejoué pour le Coran et les Arabes ; on peut lire dans ce sens — qui n'est pas prévu par l'auteur — R. Arnaldez, « Les puissances de la langue arabe », *Le Genre humain*, n° 21 (1990).

15. *Écriture, monnaie et connaissance*, op. cit., p. 15. Voir aussi M. Finley, *Mythe, mémoire, histoire*, trad. fr. J. Cartier, Y. Llavador, Paris, Flammarion, 1981.

*

Édition et mise en page réalisées par Noémie Ponton dans le cadre du cours de
programmation éditoriale d'Éric Guichard - Enssib - Année universitaire 2014-2015

dictée si ce n'est écrite, s'adresse-t-il dans *Les Travaux et les Jours* à son frère Persès, qui l'a spolié de ses biens familiaux, pour lui faire la morale.

Au « je » des poètes s'ajoute un fait moins connu et beaucoup plus surprenant : du VIII^e à la fin du V^e siècle ont été produits en Grèce des « objets parlants », des objets — objets votifs, inscriptions funéraires — portant un texte où l'objet lui-même dit « je », par exemple un tombeau inscrit : « Je suis le mémorial de Glaucos ¹⁶. » On ne peut donc ni historiquement ni théoriquement disjoindre le « je » des poètes du « je » des objets parlants. Il faut poser ensemble la question de la nature de ces « je » des Grecs quand ils commencent à explorer leur écriture. Pour cela, un détour par la linguistique s'impose.

Dans ses *Problèmes de linguistique générale*, Émile Benveniste énonce deux idées fondamentales :

1. « Le langage n'est possible que parce que chaque locuteur se pose comme *sujet*, en renvoyant à lui-même comme *je* dans son discours. (...) C'est un fait remarquable — mais qui pense à le remarquer tant il est familier ? — que parmi les signes d'une langue, de quelque type, époque ou région qu'elle soit, jamais ne manquent les 'pronoms personnels'. »
2. « Or ces pronoms se distinguent de toutes les désignations que la langue articule, en ceci : *ils ne renvoient ni à un concept ni à un individu*. Il n'y a pas de concept 'je' englobant tous les *je* qui s'énoncent à tout instant dans les bouches de tous les locuteurs, au sens où il y a un concept 'arbre' auquel se ramènent tous les emplois individuels de *arbre* [1]. »

De la même façon que le signe de l'alphabet décontextualisé est un pur signe (n'est pas un objet du monde) et ne se réfère ni à une chose du monde (comme le pictogramme), ni à une chose du langage (comme la syllabe, comme le mot), mais renvoie à la manipulation de l'appareil phonatoire, condition organique du langage, le « je » est une pure entité lexicale, qui se réfère à de l'indéfinition : tous ceux qui disent « je » et personne en particulier, et renvoie à la condition expresse du langage, dire « je ».

En n'offrant aucun support graphique au rapport des choses du langage aux choses du monde et en mettant le sujet et sa parole intérieure au centre de l'acte d'écriture, l'alphabet décontextualisé livre le « je » à la fois à son

16. Jesper Svenbro, « J'écris, donc je m'efface. L'énonciation dans les premières inscriptions grecques », in *Les Savoirs de l'écriture en Grèce ancienne*, M. Detienne (éd.), Presses universitaires de Lille, 1987 (repris in *Phrasikleia. Anthropologie de la lecture en Grèce ancienne*, Paris, La Découverte, 1988). Svenbro voit très bien que le « je » des « objets parlants » est un problème graphique, qu'il « résout », à ma stupéfaction, par l'étymologie indo-européenne du mot grec *egô*, laquelle impliquerait pour *egô* le sens de « icité », formule très heideggérienne vraiment !

*

indéfinition et à son caractère universel. Ainsi a-t-on pu faire dire « je » à *des objets* : puisque le « je » est indéfini, puisque le « je » est au cœur et du langage et de l'écriture.

Le « je » des objets parlants ne se réfère pas à un sujet parlant, car il est *le langage en cours d'objectivation par l'écriture*. Il y a eu deux façons, en Grèce du VII^e siècle, d'objectiver le langage : par le « je » des poètes, fortes personnalités qui se sont mises en scène dans l'acte d'écriture, et par celui des objets parlants, l'une et l'autre se faisant dans la distanciation ; car le « je » inscrit sur un tombeau fait en ultime instance parler-écrire un *mort* (« Je suis le mémorial de Glaukos » devant se comprendre : « Moi, Glaukos, j'écris que ce tombeau est mon mémorial ») comme Archiloque parle de lui-même *dans la dérision*, parle de lui-même *comme d'un autre* et en ce sens s'inscrit dans l'universel et du langage et de la condition humaine.

p.112

Au demeurant, le « déploiement » en Grèce dès le VII^e siècle « de l'espace privé de la conscience humaine » n'est pas la conséquence du seul usage de l'alphabet décontextualisé : un grand nombre de facteurs appartenant à l'histoire grecque - et non grecque - sont en jeu, dont la rupture du temps duratif du mythe au bénéfice de l'opposition passé-présent (sur la ligne du temps) et la nécessaire responsabilité de celui qui parle au sein de l'espace public. Pourtant l'alphabet décontextualisé n'y est pas étranger, qui accompagne la cité en son développement.

En Mésopotamie, la valeur sociale d'un scribe se mesurait au *nombre* de signes, surtout idéographiques, qu'il connaissait ; en Iran, au *nombre* de langues et d'écritures ; en Israël, le scribe le plus honoré s'identifiait à celui qui approchait de plus près les textes les plus sacrés. Hiérarchie et verticalité étaient donc inscrites dans les stratégies graphiques de ces civilisations. Ce n'est pas le cas en Grèce, car le « je » fondamental du langage investit le cœur de l'écriture dans l'illusion de la parole intérieure ; tous les êtres parlants disent « je » et sont égaux sur le plan du langage : l'horizontalité - celle du langage - est inscrite dans l'alphabet décontextualisé.

Objectivation du langage, objectivation de l'espace

Parmi les grandes réalisations grecques se trouve assurément le développement des mathématiques dans le domaine de la géométrie. Avant de mettre en place le rapport qui unit le graphique aux mathématiques, il nous faut quelques définitions de base et un exemple, celui du *Ménon* de Platon.

- La géométrie pythagoricienne est une invention purement grecque¹⁷ ; il faut entendre par là que si les Égyptiens avaient la pratique du théorème attribué à Pythagore, s'ils faisaient des dessins apparemment géométriques pour construire des pyramides et des tombeaux ainsi que

17. Árpád Szabô, *Les Débuts des mathématiques grecques*, Paris, Vrin, 1977, p. 391 et sq.

*

pour faire de la stéréotomie, la géométrie est autre chose, elle qui a pour objet l'étude de l'espace et des figures qu'on peut y imaginer : la géométrie signifie l'objectivation de l'espace, ce que ne fait pas un usage pratique de notions géométriques mises en œuvre dans l'astronomie ou la stéréotomie.

- La géométrie n'est pas première, mais seconde : elle dérive de questions d'algèbre insolubles à l'intérieur de l'algèbre. Si l'arithmétique et l'algèbre nécessitent l'écriture, elles manipulent des nombres, des chiffres, qui sont tout à la fois des objets du monde sensible et des objets graphiques, comme les pictogrammes et les idéogrammes. Or la géométrie des pythagoriciens s'enracine dans la question du nombre, puisqu'ils se sont intéressés à leurs propriétés, en termes mystiques et mathématiques. Au plan mathématique le problème des nombres irrationnels et des grandeurs incommensurables s'est posé : or, étant donné la conception pythagoricienne du nombre, celui-ci ne pouvait être résolu dans l'arithmétique et dans l'algèbre, dans les mathématiques rivées au chiffre.
- La géométrie résout des problèmes algébriques insolubles en sortant de l'algèbre, par un saut dans l'abstraction. Ce saut dans l'abstraction ne s'effectue, comme on le croit d'ordinaire, ni par l'usage de dessins ni par l'invention de l'axiome - qui demeure cependant une création grecque. Si l'axiome constitue le fondement de l'histoire des mathématiques, c'est le dégagement des mathématiques hors du langage qui constitue le fondement de l'axiome ; celui-ci ne peut se réaliser que par l'objectivation de l'espace dans la géométrie, objectivation indissociable de celle du langage dans l'alphabet décontextualisé.

p.113

Qu'est-ce qui est à l'origine de la géométrie pythagoricienne ? Réponse : la solution par la géométrie d'un - ou de plusieurs - problèmes arithmétiques insolubles ; à la base, il y a la science des nombres des pythagoriciens. Prenons l'exemple de Szabó¹⁸ :

« Les arithméticiens pythagoriciens ont certainement connu la proposition suivante : 'entre un nombre et son double il n'y a pas de nombre moyen proportionnel' ».

La « solution » de ce problème nécessite plusieurs opérations :

- au lieu d'un nombre a on prend un segment de droite quelconque a ;
- sur la base de ce segment a on construit alors un carré de côté a ;
- pour trouver le double du carré de côté a , on cherche le segment qui permet d'obtenir le carré dont l'aire est le double de celle du carré de côté a .

18. *Ibid.*, p. 373.

*

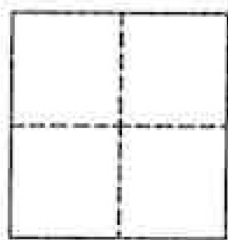
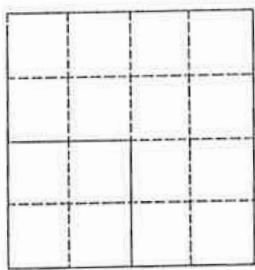


FIGURE 1 – Carré de côté deux pieds (contient quatre petits carrés)

Et l'on refait pas à pas la découverte que Socrate fait faire à l'esclave du *Ménon* de Platon. Je cite Szabó :

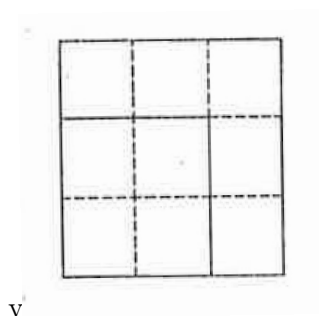
« Comment obtenir un carré double d'un carré de côté deux pieds ? Autrement dit, quelle sera la longueur, exprimée numériquement, du côté du carré dont la surface est double de celle du carré donné de côté deux pieds ?

L'esclave commence par imaginer que pour doubler la surface du carré il faut doubler le côté ;



Socrate lui montre que si l'on double le côté la surface n'est pas doublée mais quadruplée (la surface du carré de côté quatre pieds est composée de seize petits carrés). (...) L'esclave émet alors l'hypothèse que c'est le carré de côté trois pieds qui aurait une surface double de celle du carré de côté deux pieds.

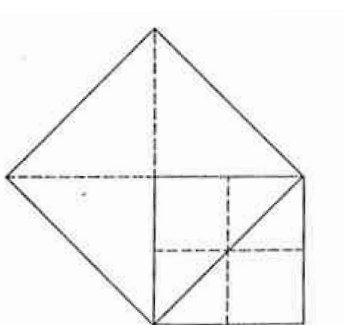
*



p.114

Mais Socrate montre sur un autre dessin que la surface du carré de côté trois pieds est composée de neuf petits carrés, et qu'elle n'est donc pas le double de celle du premier carré. (...) Socrate montre sur un troisième dessin que la diagonale, qui partage la surface du carré de côté deux pieds en deux triangles isocèles égaux, peut être prise comme côté pour construire un nouveau carré dont la surface est égale au double de la surface du premier carré »¹⁹

- puisque le carré de côté deux pieds contient deux triangles isocèles égaux et que le nouveau carré en contient quatre.



Quelles sont les opérations qui sous-tendent ces opérations ?

- la *réduction* du carré de côté deux pieds en ses parties constituantes égales qui sont soit données puisque ce carré a « deux pieds par côté » (en termes mathématiques : les quatre petits carrés sont obtenus par les médiatrices des côtés), soit obtenues par la diagonale de ce carré qui produit deux triangles isocèles égaux ;
- l'*autonomisation* de ces parties, petits carrés de côté un pied et triangles isocèles, puisque la comparaison entre les aires des différents carrés (carré de côté deux pieds, trois pieds, quatre pieds, carré de côté

19. *Ibid.*, p. 371 et sq. J'ai dû transformer légèrement la traduction française, qui est pénible.

*

formé par le segment recherché : la diagonale) se fait en comptant un à un les petits carrés ou les triangles isocèles ;

- l'introduction, au cœur du problème, de figures graphiques et imaginaires, graphiques en ce qu'elles sont données par Socrate au petit esclave, imaginaires, ou intelligibles, en ce qu'elles sont admises ou reconnues par l'esclave, cet être fruste, analphabète et néanmoins homme, ayant des idées innées. Pourtant ce n'est pas sur l'existence de ces figures graphiques que nous allons retomber sur nos pieds, bien au contraire, car à diverses occasions Platon se moque des géomètres qui emploient « un langage erroné et ridicule » ; « ils disent 'carrer' et 'construire', comme si l'important dans leur activité était d'accomplir ces opérations et non pas la connaissance elle-même »²⁰ ; pour Platon le but de la géométrie est la connaissance de réalités éternelles et non pas la réalisation d'objets périssables.

En quoi est-ce que cela concerne l'écriture, très exactement l'alphabet décontextualisé ? La solution du problème arithmétique insoluble en arithmétique grecque (entendez à l'intérieur de la définition du nombre dans l'Antiquité) se fait dans le *Ménon* selon le fil des mêmes opérations qui ont permis l'invention de l'alphabet décontextualisé. Voyons comment :

- à la réduction du carré de côté deux pieds en ses parties répond l'opération qui a consisté à faire éclater l'énigme graphique du mot sémitique (le mot énigme étant ici analogiquement le carré de côté deux pieds), pour produire les signes consonantiques constitutifs de l'énigme (analogiquement : les petits carrés constitutifs, car donnés par Platon, du carré de côté deux pieds) et les signes des voyelles qui n'existaient pas dans le mot énigme (analogiquement : les triangles qui ne sont pas constitutifs du carré de côté deux pieds, qui ne sont pas donnés, mais obtenus par l'introduction d'une figure nouvelle, la diagonale) ;
- à l'autonomisation des petits carrés et des triangles isocèles obtenus par réduction et servant à exprimer la forme des nouveaux carrés répond l'autonomisation graphique des lettres de l'alphabet grec, qui recomposent en leur association nécessaire, toutes les entités lexicales possibles de la langue ;
- à la manipulation de ce qu'on appelle les « idées innées » ou les « réalités éternelles » platoniciennes - peut-être plutôt de ce que Platon lui-même appelle la *dianoia*, qui est « le mode de connaissance du géomètre », qui « est au-dessus de la simple *doxa* (c'est-à-dire au-dessus de la pure sensation) mais qu'on ne peut pas mettre au même niveau que la connaissance purement intellectuelle qui appartient à l'entendement, au *nous* »²¹ ; ou bien, autrement dit, à la manipulation des

p.115

20. *Id.*, p. 338.

21. *Id.*, p. 343.

« images mentales » [8] nécessaires à des procédures de calcul mental, correspond la manipulation du non-conscient phonatoire du lecteur en régime alphabétique décontextualisé; de la même façon que le non-conscient phonatoire est la condition du langage, mais demeure son double organique et obscur, les « images mentales » ou les « idées » platoniciennes sont étrangères en elles-mêmes à la mathématique mais en conditionnent la possibilité et l'exercice.

Ces opérations analogiquement semblables amènent au même résultat réel : l'objectivation du langage dans l'alphabet décontextualisé et celle de l'espace dans la géométrie.

Si l'alphabet décontextualisé objective le langage en mettant au cœur de l'écriture et le « dire je » universel du langage et le « je » singulier du sujet lisant-écrivain, la géométrie des Grecs, ici celle de Platon, objective l'espace en mettant au cœur de la démonstration géométrique les idées que le mental de tout être humain peut projeter dans l'espace; dans la pensée de Platon, c'est une seule fonction mentale, la *dianoia*, qui est à la fois « le mode de connaissance du géomètre », par quoi le géomètre reconnaît et figure dans l'espace les images qu'il porte en lui et, en quelque sorte, la condition du langage, c'est-à-dire « la cause de l'appellation donnée à chaque chose » et ce qui permet à l'individu parlant d'articuler un mot qu'il a dans l'esprit (*Cratyle*, 416c et 434e, ici avec le verbe *dianooumai*).

La géométrie des Grecs naît dans l'exercice de l'alphabet décontextualisé; l'objectivation du langage a entraîné l'objectivation de l'espace.

Et cela inaugure un phénomène essentiel pour toute l'histoire de la mathématique ultérieure : la sortie tendancielle de la mathématique hors du langage, ou plus exactement l'usage métaphorique et analogique que la mathématique fait de la langue; désormais la mathématique instrumentalise analogiquement la langue pour créer le monde qu'elle explore : elle crée son propre monde, qui n'est pas le monde tel qu'il est, qui n'est plus le monde tel que le langage le piège, mais qui est son monde à elle. Ainsi se fonde l'axiome : objet mathématique exprimé dans le distanciation d'avec le langage, mais objet servant à l'exploration ultérieure, devenant point d'appui d'où partir pour de nouvelles aventures, pour la conquête de continents neufs que crée, en les explorant, le mathématicien; autant de pierres jetées dans l'eau d'un fleuve qui deviennent des îles où poser le pied, mais ne le deviennent que parce que le voyageur les a cherchées, trouvées, choisies, jetées et qu'il s'est confié à elles.

p.116

Le langage tel qu'en lui-même

« SOCRATE : Voyons, Cratyle, s'il n'y a moyen de nous entendre. N'admettras-tu pas que le nom est une chose, et que l'objet auquel appartient le nom en est une autre? - CRATYLE : Si. »

*

Édition et mise en page réalisées par Noémie Ponton dans le cadre du cours de *programmation éditoriale* d'Éric Guichard - Enssib - Année universitaire 2014-2015

(Cratyle, 430a, trad. L. Méridier, Paris, 1931.)

Platon, dans le *Cratyle* résout la question du rapport des choses du langage aux choses du monde.

Mais le problème n'est pas du tout posé ainsi d'emblée ; il l'est de façon bien plus fine, plus spirituelle et pour finir plus drôle - car il faut lire le *Cratyle* avec l'intention de rire, comme Platon l'a écrit. Le principal contradicteur de Socrate (de 383 à 428b) s'appelle Hermogène : il est fils d'Hipponicos, il a des embarras d'argent, mais, comme dit Cratyle par la bouche d'Hermogène « Ton nom n'est pas Hermogène, même si tout le monde te le donne » (383b). En bref, Hermogène n'est pas « Hermogène » (384c, 407e, 408b, 429c). Selon le fil de cette plaisanterie limpide et discrète, Platon brode un dialogue d'une éblouissante virtuosité, en forme de fleur au cœur sombre, aux pétales couleur de soleil.

Car Platon sait très bien qu'il n'y a aucun rapport déterminé entre une chose du monde et le nom qu'elle porte, sans quoi Socrate ne dirait pas à Cratyle la phrase citée plus haut. Il le sait d'autant mieux qu'existent parmi les hommes plusieurs langues auxquelles le *Cratyle* fait plusieurs fois allusion : les langues barbares (390a, 416a, 422d) face au grec, et à l'intérieur du grec la langue d'Homère, la langue de Platon et de ses interlocuteurs ainsi que les dialectes grecs passés ou présents (417c, 404c-d, 405c, 407a, 418b).

Pourtant la réflexion continue et persiste à chercher une « justesse » entre le nom de la chose et la chose :

« SOCRATE : La justesse d'un nom, suivant nous, consiste à faire voir la nature de la chose. Trouvons-nous cette définition suffisante ? - CRATYLE : À mon avis, elle l'est parfaitement, Socrate » (428e.)

Et Socrate de se livrer à d'extraordinaires « étymologies », associations de son et de sens qui traversent le lexique grec dans le désordre, par exemple celle de grec *deilia*, la « lâcheté » : « *deilia* désigne un lien qui enchaîne l'âme fortement ; car *lian* (« très ») exprime une force. La lâcheté (*deilia*) sera donc un lien (*desmos*), le lien fort (*lian*) et le plus puissant de l'âme » (415c). Quelles opérations indiquent la justesse du mot grec *deilia* avec la « lâcheté », c'est-à-dire la relation d'identité entre l'objet du langage et l'objet du monde ? Celle de l'addition de la syllabe *de* de *desmos* à la syllabe *lia* de *lian*, celles de la disparition du groupe *-smos-* de *desmos* et du *-n-* de *lian*, enfin celle de l'apparition d'un *iota* entre *de* et *lia* ; Platon ne justifie nullement ces opérations, il s'en moque. Mais de toute façon l'explication de la justesse des noms par l'étymologie ne marche pas, puisque Hermogène ne s'appelle pas « Hermogène », n'étant pas de la race d'Hermès (en grec *Hermogenês* signifie « de la race d'Hermès ». Si la « justesse » des noms échappe à l'étymologie, qui ne peut s'exercer selon les vues de Platon que sur des noms décomposables en plusieurs autres, il faut s'attaquer « aux

*

noms premiers », ceux qui servent à décomposer. Qui sont-ils, ces noms premiers ? Les lettres : voyelles, consonnes (dites en grec : *aphonos* « sans son ») et semi-voyelles. Platon pense donc visiblement le langage à l'intérieur de l'écriture alphabétique grecque, *sachant très bien que les signes qui notent des consonnes notent des non-sons*. Ces « noms premiers » possèdent en eux-mêmes quelque chose comme une couleur sémantique ou une valeur philosophique. Ainsi le *l* a la valeur du lisse, le *r* la valeur du mouvement :

p.117

« SOCRATE : *R* je le répète, c'est un instrument fort propre à rendre le mouvement (...) : dans le mot même de *rhein* ('couler') et dans celui de *rhoê* ('le courant') » (426d).

Tous les noms sont donc justes, procédant du mélange des lettres qui possèdent, chacune, une valeur sémantique. Le problème serait-il réglé ? Avec Hermogène, oui. *Exit* Hermogène. *Entrat* Cratyle.

Cratyle est d'accord : la méthode étymologique ne vaut rien, puisque Hermogène ne s'appelle pas « Hermogène ». Si la première méthode d'explication de la justesse des noms est mauvaise, la seconde est peut-être meilleure, celle qui passe par les « noms premiers », les lettres. Or elle aussi cale immédiatement avec l'explication de grec *sklêros* « dur » (434c-e) ; pourquoi ? Socrate fait admettre à Cratyle que les valeurs du *r* sont celles du mouvement et de la dureté, que la valeur du *l* est celle du lisse et du doux. Donc le *l* de *sklêros* ne devrait pas y être, il faut y substituer un *r*, qui a valeur de dur, nécessaire à la justesse du mot qui veut dire « dur » ; mais si l'on substitue un *r* au *l* de *sklêros*, eh bien on ne pourra plus s'entendre, car aucun Grec ne va comprendre que le mot « juste » nouvellement inventé, **skrêros* !, veut dire « dur ». Donc l'explication par les noms premiers est également caduque.

Que reste-t-il ? Accepter la convention qui lie la chose du monde à son nom, chose du langage. C'est ce que fait Socrate, alors qu'il s'est battu contre Hermogène au nom du fait qu'il ne s'appelle pas « Hermogène », contre la convention plusieurs fois défendue par Hermogène et Cratyle ; ainsi parle Socrate :

« Je crains (...) qu'on ne soit forcé de recourir encore, pour la justesse des noms, à cet expédient grossier qu'est la convention », (435c).

Mais cette acceptation n'est morose qu'en apparence - et c'est tout l'art de Platon. Rendu au cœur du problème, il reste au philosophe à investir le langage pour aller au monde, comme dit Socrate :

« On peut acquérir par les noms une connaissance des choses aussi parfaite que possible » (439a)

Et à philosopher :

« Il faut apprendre et rechercher les choses en partant d'elles-mêmes bien plutôt que des noms » (439b).

*

Mais Platon sait bien que cette opération se fait dans le langage. Il ne reste qu'à philosopher, à retourner le langage sur lui-même.

Curieux voyage, au fil de la décontextualisation, depuis les pictogrammes sumériens jusqu'au *Cratyle* de Platon.

Tous les pictogrammes, sumériens, proto-élamites, chinois, en compagnie des hiéroglyphes égyptiens, disent d'abord que l'homme est dans le contexte, inscrit dans l'identité du langage et du monde. Identité qui permet l'invention de l'écriture et que l'écriture, en son développement, use. Ainsi se produit une double décontextualisation : moins le graphisme se réfère à des choses du langage, plus l'écriture est décontextualisée ; plus l'écriture est décontextualisée, plus le langage est visible ; plus le langage est visible, plus l'homme objective le langage et s'objective dans le langage.

L'invention de l'écriture, même envisagée sur presque trois mille ans, et parce qu'elle donne à voir l'homme dans le langage et dans le monde, pose par rapport à elle-même un amont et un aval.

En amont, il faut reconnaître l'atemporalité radicale du pictogramme, l'immanence qu'il exprime - dans les termes de Marcel Gauchet chair de l'identité entre le langage et le monde. Plus en amont encore : l'invention de l'écriture est le seul écho que nous renvoie l'invention du langage, l'homini-
p.118
sation première - langage né du choc entre l'homme et le monde, écriture inventée dans le conflit réitéré entre l'homme et le temps.

En aval s'étendent des continents entiers. Qu'il s'agisse des relations entre oral et écrit dans la cité grecque du V^e siècle, de celles entre les mathématiques, le langage et le graphique jusqu'à nos jours. De décrire les cultures graphiques de l'Inde, de la Chine, du Japon... L'histoire n'est pas finie, et l'étonnement est grand, quand on lit Roger Laufer [7], de voir que l'évolution de la typographie ressemble étrangement à une décontextualisation : le contexte, ici, serait la tradition manuscrite de l'écrit copié. L'imprimerie a commencé par se fondre dans cette tradition. L'échappement de la typographie fut pour finir assez lent - du XV^e siècle à la Restauration ! - : abandon des caractères gothiques, des ligatures (qui ressemblent à s'y méprendre à des pictogrammes), aération du texte, insertion visuelle de la parole par le saut à la ligne, jusqu'au « je » de Montaigne parti à la conquête de la voix typographique - on dirait Archiloque -, à quoi fait suite le « je » de Descartes, philosophique...

Platon en est venu à se poser la question du rapport du langage au monde à cause de l'alphabet grec ; s'il l'a résolue par la convention : la chose et son nom sont conventionnellement une, c'est parce qu'il pensait l'écrit comme manuscrit, sorti de la main de l'homme. Après tout, la convention désigne encore de l'usage, du légitime, de l'humain. Pour nous, dès lors qu'émerge en nous cette question, nous restons face à un vide : la convention ne nous est rien. Ne serait-ce pas parce que nous pensons le langage dans la typogra-

*

phie industrielle, dans l'anonymat, dans la perte radicale de toute singularité graphique ?

Graphiquement, nous sommes bien plus décontextualisés que les Grecs. Pourtant, le langage reste le langage : le pont entre nous et les autres, entre nous et le monde, le monde en nous, le filet où nous sommes, comme un poisson dans l'eau.

Clarisse Herrenschmidt.

Références bibliographiques

- [1] Émile BENVENISTE. *Problèmes de linguistique générale*. Gallimard, Paris, 1966.
- [2] Jean BOTTERO. *Naissance de Dieu. La Bible et l'historien*. Gallimard, Paris, 1986.
- [3] James FEVRIER. Les sémites et l'alphabet, écritures concrètes et écritures abstraites. *L'Écriture et la psychologie des peuples, Paris, A. Colin*, page 118, 1963.
- [4] Eric A. HAVELOCK. *Aux origines de la civilisation écrite en Occident*. Maspero, Paris, 1981.
- [5] Baudouin JURDANT. *Écriture, monnaie et connaissance*, 1984.
- [6] Jean KOENING. *Vérité et Poésie de la Bible*. Hatier, Paris, 1969.
- [7] Roger LAUFER. L'esprit de la lettre. d'une lecture matérielle des livres. *Le Débat*, 22 :146–159, 1982.
- [8] Jacques MELHER and Emmanuel DUPOUX. De la psychologie à la science cognitive. *Le Débat*, 47 :70.

*

Édition et mise en page réalisées par Noémie Ponton dans le cadre du cours de *programmation éditoriale* d'Éric Guichard - Enssib - Année universitaire 2014-2015